

Pardonnez-moi de parler dans ma langue. C'est la seule que j'aie parlée avec Paul de Man. C'est aussi celle dans laquelle il a beaucoup enseigné, écrit, pensé. Et je n'ai pas le cœur aujourd'hui de traduire ces quelques mots ni d'y ajouter, pour vous et pour moi, la souffrance et l'éloignement d'un accent étranger. Nous parlons moins pour dire quelque chose, aujourd'hui, que pour nous assurer, par la voix et par la musique, que nous sommes ensemble dans la même pensée. Nous savons combien il est difficile de parler en un tel moment, quand une parole juste et décente devrait s'interdire de céder à aucun usage, toutes les conventions paraissant intolérables ou vaines.

Si nous avons, comme on dit en français, la mort dans l'âme, c'est d'être désormais voués à parler *de* Paul de Man au lieu de *lui* parler, voués à parler du maître et de l'ami qu'il reste pour tant de nous, alors que le désir le plus vivant, et en nous le plus cruellement meurtri, le plus interdit désormais, serait de parler encore à Paul, de l'entendre et de lui répondre. Non seulement en nous-mêmes, comme nous continuerons, comme je continuerai de le faire sans cesse, mais de lui parler et de l'entendre nous parler, lui, lui-même. C'est là l'impossible, et de cette blessure nous ne pouvons même plus prendre la mesure.

Parler est impossible, mais se taire le serait aussi, ou s'absenter ou refuser de partager sa tristesse. Simple je vous demande de me pardonner si je n'ai aujourd'hui que la force de quelques mots très simples. Plus tard j'essaierai de mieux dire, et de façon plus

sereine, l'amitié qui me lie à Paul de Man (elle fut et reste unique), ce que je dois, comme tant d'autres, à sa générosité, à sa lucidité, à la force si douce de sa pensée, depuis ce matin de 1966 où je l'ai rencontré à Baltimore, lors d'un colloque, à une table de petit déjeuner où nous avons parlé, entre autres choses, de Rousseau et de *l'Essai sur l'origine des langues*, texte alors peu fréquenté dans l'université et sur lequel nous travaillions chacun de notre côté sans le savoir. Depuis, rien ne nous a jamais séparés, pas l'ombre d'un dissentiment. Ce fut comme la loi d'or d'une alliance, celle d'une amitié confiante et sans réserve, sans doute, mais aussi le sceau d'une affirmation secrète, une sorte de foi partagée dans quelque chose que, aujourd'hui encore, je ne saurais pas cerner, délimiter, nommer (et c'est bien ainsi). Vous savez que Paul était l'ironie même et que, parmi toutes les pensées vivantes qu'il nous laisse, qu'il laisse vivre en nous, il y a aussi une énigmatique pensée de l'ironie, et même, selon le mot de Schlegel qu'il lui était arrivé de citer, une « ironie de l'ironie ». Au cœur de ce qui m'a toujours attaché à lui, il y a aussi, justement, un certain au-delà de l'ironie qui réfléchissait vers la sienne une lumière de tendresse, de générosité, de compassion souriante pour tout ce qu'il éclairait de son infallible vigilance. Sa lucidité fut parfois terrible, sans concession ni faiblesse, mais elle n'eut jamais rien de cette assurance négative dans laquelle se complaît parfois la conscience ironique.

Plus tard, donc, j'essaierai de mieux parler de ce que son amitié sut donner à tous ceux qui eurent la chance d'être ses amis, ses collègues, ses étudiants; mais aussi de son œuvre, de l'avenir surtout de son œuvre, l'une sans doute parmi les plus marquantes de ce temps. Son œuvre, c'est-à-dire son enseignement et ses livres, ceux qui sont déjà publiés et ceux qui le seront bientôt, car jusqu'au dernier moment, avec une force, une ferveur et une gaieté admirables il a travaillé, multiplié les conférences, les projets de textes, il a étendu et enrichi encore les perspectives qu'il avait déjà ouvertes pour nous. On sait déjà, et on en prendra de mieux en mieux conscience, qu'il a transformé dans l'université et hors d'elle, aux États-Unis comme en Europe, le champ de la théorie littéraire, et fécondé tout ce qui l'irrigue. Il y a imposé, en même temps qu'un nouveau style d'interprétation, de lecture, d'enseignement, la nécessité du polylogue et de ce raffinement pluri-linguistique dont il avait le

génie, celui des langues nationales, le flamand, le français, l'allemand, l'anglais, mais aussi celui des idiomes que sont les littératures et les philosophies, renouvelant la lecture de Pascal aussi bien que de Rilke, de Descartes et de Hölderlin, de Hegel et de Keats, de Rousseau et de Shelley, de Nietzsche et de Kant, de Locke et de Diderot, de Stendhal et de Kierkegaard, de Coleridge, Kleist, Wordsworth, Baudelaire, Proust, Mallarmé, Blanchot, Austin, Heidegger, Benjamin, Bakhtine, et tant d'autres, contemporains ou non. Il ne se contentait jamais d'ouvrir de nouvelles lectures, il donnait à penser la possibilité de la lecture – et parfois sa paradoxale impossibilité. Ce qui fut son engagement reste désormais celui de ses amis et de ses étudiants, qui lui doivent et se doivent de poursuivre ce qui fut par lui et avec lui engagé.

Au-delà de ce qui nous est visible dans les textes publiés, les siens et ceux qui en appellent aux siens, je puis témoigner, comme tant d'autres, de ce qu'est aujourd'hui le rayonnement de sa pensée et de sa parole. Aux États-Unis d'abord où tant d'universités sont reliées entre elles et vitalisées par la grande communauté de ses disciples, la grande famille de ses anciens étudiants ou collègues qui sont restés ses amis; mais aussi en Europe dans toutes les universités où j'ai eu, comme ici, à Yale, la chance et l'honneur de travailler avec lui, souvent grâce à lui qui m'y invitait : je pense d'abord à Zurich où tant de fois nous nous sommes retrouvés, avec Patricia, avec Hillis; je pense naturellement à Paris, où il a vécu, publié, partagé des responsabilités éditoriales ou universitaires (par exemple celles de Johns Hopkins ou de Cornell à Paris – et ce fut pour nous l'occasion de tant de rencontres). Je sais aussi les empreintes qu'a laissées son passage dans les universités de Constance, de Berlin, de Stockholm. Et je ne dirai rien de Yale, parce que vous le savez mieux que quiconque et parce que ma mémoire est trop endeuillée aujourd'hui de ce que je partage ici même avec lui depuis dix ans, des moments de la simple quotidienneté aux moments les plus forts du travail qui nous liaient tous deux et qui nous liaient à d'autres amis, étudiants et collègues qui le pleurent ici tout près de moi.

Je voulais seulement témoigner, comme le ferait cette sorte d'observateur admiratif que j'ai aussi été à ses côtés dans le monde académique américain et européen. Ce n'est pas le moment ou le lieu de céder à l'indiscrétion des confidences ou des souvenirs trop

personnels. Je m'en abstiendrai donc, j'en ai trop, comme certains d'entre vous, et ils sont trop bouleversants pour que nous ne préférions pas nous enfermer avec eux. Mais permettez-moi d'enfreindre la loi de cette pudeur pour évoquer deux souvenirs, seulement deux parmi tant d'autres.

La dernière lettre que j'ai reçue de Paul, je ne sais pas encore comment lire la sérénité ou la gaieté dont il y faisait preuve. Je n'ai jamais su jusqu'à quel point il l'affectait dans un mouvement de noble et souveraine discrétion, pour consoler et épargner ses amis dans leur inquiétude ou leur désespoir; et jusqu'à quel point au contraire il avait réussi à transfigurer ainsi ce qui pour nous reste le pire. Les deux sans doute. Il m'y disait ceci, entre autres choses, que je me permets de lire parce que, à tort ou à raison, je l'ai reçu comme un message à moi confié pour ses amis dans la peine. Vous y entendrez une voix et un ton qui nous sont familiers : « Tout cela, comme je vous le disais [au téléphone] me semble prodigieusement intéressant et je m'amuse beaucoup. Je l'ai toujours su, mais cela se confirme : la mort gagne beaucoup, comme on dit, à être connue de plus près – ce "peu profond ruisseau calomnié la mort". » Et après avoir cité de Mallarmé ce dernier vers du « Tombeau de Verlaine », il ajoutait : « J'aime quand même mieux cela que la brutalité du mot "tumeur" » – qui est en français, en effet, plus terrible et insinuant, menaçant que dans toute autre langue.

Le deuxième souvenir, je le rappelle parce qu'il dit quelque chose de la musique. Et seule la musique me paraît aujourd'hui supportable, consonante, à la mesure de ce qui nous rassemble dans la même pensée. Je savais depuis longtemps, bien qu'il en parlât peu, la place que la musique occupait dans la vie et dans la pensée de Paul. Or cette nuit-là, c'était à Chicago en 1979, et encore à l'occasion d'un colloque, nous roulions en voiture après un concert de jazz. Mon fils aîné m'avait accompagné et il parlait de musique avec Paul, plus précisément d'instruments de musique; ils le faisaient tous deux en experts qu'ils étaient, en techniciens qui savent nommer les choses. Je me suis alors aperçu que Paul, qui ne me l'avait jamais dit, avait une expérience d'instrumentiste et que la musique avait aussi été pour lui une pratique. Et le mot qui me le fit savoir, ce fut le mot « âme », quand Pierre, mon fils, et Paul parlèrent familièrement de « l'âme » du violon ou de la basse et m'apprirent que

l'« âme » de ces instruments, c'est en français le nom de la pièce de bois, petite et fragile, toujours très exposée, menacée, qu'on place dans le corps de l'instrument pour soutenir le chevalet et mettre en communication les deux tables. Je ne savais pas pourquoi je fus si bizarrement ému sur le moment même, obscurément bouleversé par la conversation à laquelle j'assistais – sans doute à cause du mot « âme », qui nous parle toujours à la fois de vie et de mort et nous fait rêver d'immortalité, comme l'argument de la lyre dans le *Phédon*. Et je regretterai toujours, parmi tant et tant d'autres choses, de n'en avoir jamais reparlé à Paul. Comment pouvais-je savoir qu'un jour, de ce moment, de cette musique et de cette âme je parlerais sans lui, devant vous, qui me pardonnerez de le faire si mal à l'instant où déjà tout fait mal, si mal?